

les *Ternaires*, 1841. Enfin, issu de la race celtique, je ne devais pas négliger sa langue : plus d'un chant de la *Harpe d'Armorique* ou *Telen Arvor* (poésies en langue celtique avec une traduction française en regard, 1844), destiné à raviver la pensée et la poésie nationales, s'est répandu dans nos campagnes ». Il faut ajouter qu'une *Poétique nouvelle*, en 1855, compléta par un essai théorique l'ensemble de ces œuvres et, mieux que la *Fleur d'or*, résuma la vie intellectuelle et la physionomie morale de Brizeux (1).

*Marie* n'est pas un « roman », comme le poète l'avait d'abord appelée : c'est un « poème », ou plutôt, ainsi que l'écrivait Brizeux lui-même, « une idylle, une histoire d'amour entremêlée d'épisodes et d'idées. »

La dédicace en est exquise : *A ma mère*, dit le poète.

*Prends ce livre qu'ici j'écrivis plein de toi,  
Et tu croiras me lire et causer avec moi.  
Si ton doigt y souligne un mot frais, un mot tendre,  
De ta bouche riante un jour j'ai dû l'entendre :  
Son miel avec ton lait dans mon âme a coulé ;  
Ta bouche en mon berceau me l'avait révélé.*

L'héroïne du livre, ou plutôt des huit pièces qui lui sont consacrées, est une paysanne bas-bretonne, habitante du Moustoir, qui, tous les dimanches, vient à l'église, « pieds nus », se cachant à demi sous sa coiffe de lin.

Le jeune clerc d'Arzano l'a remarquée au catéchisme, et les jours d'école buissonnière, ils se retrouvent le long des haies odorantes; ils cueillent les marguerites; ils passent de longues heures assis au pont Kerlô et regardent couler les flots, nager les poissons, ou voler les papillons et les libellules.

---

(1) Lecigne, p. 456-7.